

PROLOGUE

La nuit est noire, sans une étoile. Les branches des arbres grincent en se tordant sous les violentes rafales de vent. Pour tout arranger, la pluie me fouette le visage et de grosses gouttes en profitent pour s'infiltrer par le col de mon K-way. Je frissonne, mais ça ne m'arrête pas. J'ajuste la lampe frontale de spéléologue que m'a prêtée mon copain Léo et j'empoigne la pelle pliante de l'armée américaine. Elle aussi appartient à Léo. Elle se plante facilement dans la terre gorgée d'eau. Alors, je me mets à creuser énergiquement.

Mon cœur s'accélère d'un coup. La pointe de la pelle vient de buter sur quelque chose de dur, mais trop mou pour être une pierre. Je dégage la terre collante et me penche. Fausse alerte ! C'est une grosse racine, venant probablement du saule. Je me remets à creuser en élargissant le trou.

Tout en évacuant les pelletées de terre, je me dis qu'il faut être vraiment fou pour venir creuser sur cet îlot à une heure du matin en ce mois d'octobre. D'accord, j'aurais pu chercher un trésor, comme Jim Hawkins, le héros de Stevenson, dans *L'Île au trésor*. Mais non !

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

Moi, c'est un cadavre que je cherche. Le cadavre d'un homme mystérieusement disparu dans la région bordelaise, depuis bientôt dix-sept ans.

Si seulement, je n'étais pas allé m'asseoir à côté de cette fille dans le car scolaire, je serais resté le garçon le plus heureux de Brégnac. Choyé des miens, apprécié de mes profs et de mon chef de chœur. Tout ça, parce que mes yeux verts plaisaient à cette fille et que j'avais accepté de la raccompagner chez elle…

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com



1

— Alors, Jérémie ? rigole Léo. Qu'est-ce que tu attends pour aller la voir ?

— Arrêtez les gars… je ne la connais pas…

— Tu as dit qu'elle est jolie, c'est suffisant, lance le petit Miguel qui, malgré ses seize ans et sa voix d'adulte, en paraît douze.

— Mais je ne saurais pas quoi lui raconter.

— Ça, ce n'est pas un problème, réplique Antonin en me filant un coup de coude dans les côtes. Tout ce que les filles aiment, ce sont les mecs sûrs d'eux.

Je me retourne. À la quatrième rangée, au fond du car qui nous ramène du lycée, je croise le regard noisette de la fille en question. Elle doit avoir mon âge, c'est-à-dire quinze ans. Elle sait que l'on parle d'elle et ça n'a pas l'air de lui plaire. Ses sourcils bruns se rapprochent et ses lèvres se pincent.

J'hésite. Je ne suis pas partisan de ces méthodes un peu machos. Mais je suis nouveau dans ce lycée où je ne connais personne, à part Léo. Aussi, j'aimerais bien

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

que ses copains deviennent un peu les miens. Et si je veux y arriver, je dois leur montrer que je ne suis pas un dégonflé.

Comme j'hésite toujours, Léo me pique mon sac d'école. Le petit Miguel et Antonin me bousculent pour me forcer à me lever.

— Vas-y ! ordonne Antonin. Je te parie qu'elle n'attend que ça.

La fille comprend mes intentions. Elle ramasse son sac de sous son siège et le place sur celui vide, juste à côté. Elle me fait une deuxième grimace… encore moins engageante.

— T'as la trouille, ou quoi ? s'impatiente Miguel.

— Je n'ai pas la trouille, contredis-je avec un haussement d'épaules.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à le prouver. M. Ramier, le chauffeur du car, regarde la route en sifflotant. Je me lève et trottine discrètement jusqu'au fond du car. Si les yeux de la fille étaient des pistolets, sûr que je mourrais sur-le-champ. Elle pose la main sur son sac pour bien me montrer qu'il est hors de question que je m'assoie près d'elle. Je ne me sens pas à l'aise, mais alors pas du tout ! Je tente le sourire du mec sûr de lui…

— Dégage !

Elle n'a pas crié. Pire ! Juste un chuchotement plein de mépris et qui me fait ravaler mon sourire.

— T'as pas compris ? ajoute-t-elle sur le même ton cassant. Retourne avec ta bande de niais !

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

Me voilà parti à rougir. Et avec mes cheveux roux, je n'en ai franchement pas besoin. Les éclats de rire des trois niais fusent dans mon dos. Je comprends un peu tard qu'ils se sont fichus de moi et savaient ce qui allait se passer. Maintenant, ils scandent : *Le râteau ! Le râteau !* au point d'attirer l'attention de M. Ramier qui me conseille fermement de retourner à ma place, si je ne veux pas terminer le trajet à pied. Avant d'obéir, je tiens à être franc avec cette fille qui ne m'a rien demandé.

— C'était juste un pari. Je n'avais pas l'intention de me moquer de toi.

— C'est une combine d'Antonin Beuvain, pas vrai ?

Un hochement de tête gêné en guise de oui et me voilà prêt à affronter les railleries des autres.

— Alors reste !

Le ton est moins sec, mais les yeux noisette sont toujours armés et prêts à faire feu. Elle enlève son sac et le pose sur ses genoux. Un sourire se dessine sur ses lèvres fines. Un sourire plus vengeur que chaleureux et que je m'empresse de lui rendre.

— Ne te fais pas des idées ! C'est juste pour mettre un vent à Beuvain.

De toute façon, des idées, je ne m'en faisais pas. Je me glisse à côté d'elle et on se regarde. Moi timide, elle hostile. Des cheveux mi-longs et bruns encadrent son visage fin et hâlé en ce début de mois de septembre. De près, elle est encore plus jolie. Du coup, je me sens un peu plus idiot. Je ne sais pas quoi lui dire, alors je fais

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

mine de m'intéresser aux vignobles qui s'étalent à perte de vue de chaque côté de la route.

— Si tu veux gagner ton pari, tu ne crois pas qu'on devrait discuter ?

Je fais encore oui avec la tête. L'idée est bonne, mais par quoi commencer ? C'est elle qui prend l'initiative :

— Tu habites dans quel village ?

— Brégnac.

— Depuis longtemps ?

— Ben… depuis toujours.

— C'est bizarre ça. Pourquoi je ne t'ai jamais vu au collège Cousteau ?

Je lui explique que ça n'a rien de bizarre, parce que mes parents m'avaient envoyé dans un autre collège, privé celui-là et à Bordeaux. Je ne rentrais à Brégnac que le week-end. La semaine, je logeais chez ma sœur Viviane et mon beau-frère Maximilien, Max pour les intimes, qui tiennent un restaurant. L'explication lui va. Du coup, un silence s'installe que je ne sais pas comment rompre. Là encore, c'est elle qui s'en charge :

— Comment tu t'appelles ?

— Jérémie Boissier.

— Moi, c'est Pauline Fortin.

D'emblée, j'aime ce prénom. Pauline apprécie que je le lui dise et semble se dégeler, ce qui n'est pas un luxe.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

— Vous avez tous les yeux verts dans votre famille ? demande-t-elle en me dévisageant.

C'est vrai que mes iris sont d'un vert assez particulier. Mon père a des yeux marron, ceux de ma mère et de ma sœur sont gris.

— Ma mère dit qu'ils ressemblent à des émeraudes.

Je ne sais pas si elle a déjà vu des émeraudes, mais elle semble partager l'avis de Maman. Mes copains nous épient, le menton collé sur l'appui-tête. Si Léo me fait le V de la victoire et Miguel un clin d'œil, Antonin fait une moue de mécontentement. Pauline m'en donne l'explication :

— Ce niais voudrait sortir avec moi.

— Ah, bon ? marmonné-je pour me donner une contenance.

— Je ne supporte pas les gars trop sûrs d'eux et qui se la racontent. Pour moi, ce sont des niais !

J'ai beau réprimer un sourire, il ne lui échappe pas. Ça la fait carrément rire. Du coup, Antonin donne un coup de poing sur l'appuie-tête de son dossier. Le temps de songer que je ne me suis peut-être pas fait un copain et le car amorce la descente du hameau de Saint-Priest-des-Vignes, un village d'une centaine d'habitants.

Nous longeons le domaine de Saint-Priest, un vignoble réputé dans toute l'Europe et même jusqu'au Japon. Il y a un immense parc, coupé par une route pavée donnant sur un château du dix-huitième siècle en pierre de taille blanche et aux toits en ardoises grises. Juste en face, on

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

aperçoit un étang si grand, qu'en son milieu il y a même un îlot avec des arbres.

— C'est là que mon père travaille, fait Pauline avec une fierté non dissimulée.

— Ah, bon ?

À force de me répéter, je me dis que mon langage aurait besoin d'être plus varié.

— C'est lui, le maître de chai.

Le *C'est lui* est prononcé avec encore plus de fierté. Ses yeux troquent leurs pistolets pour un éclair de malice. Et cette fois, son sourire est naturel et bien plus séduisant.

— Ça te dirait d'épater tes copains ?

Les épater ne serait pas pour me déplaire, car je n'ai pas vraiment goûté leur humour.

— Tu n'as qu'à descendre avec moi, mais… ne te fais pas d'idées.

— Je sais. C'est juste pour mettre un vent à Antonin Beuvain.

L'idée est tentante. Mais j'ai promis à Papa de l'aider à ranger le bois pour la cheminée. J'ai une tonne de devoirs que mes profs semblent prendre un malin plaisir à nous refiler. Sans compter que pour rentrer, j'aurai au moins trois kilomètres de marche.

— On coupera par le château. On habite à côté. Je te prêterai le vélo de mon frère. Il ne s'en sert plus depuis qu'il a son scooter.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com